

**Louis-Jacques DORAIS : Les Tuvaalummiut. Histoire sociale des Inuit de Quaqtq (Québec Arctique), coll. Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, 1984, 209 p., annexe.**

José Mailhot

Volume 10, Number 1, 1986

Travail, industries et classes ouvrières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006331ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006331ar>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Département d'anthropologie de l'Université Laval

**ISSN**

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Mailhot, J. (1986). Review of [Louis-Jacques DORAIS : Les Tuvaalummiut. Histoire sociale des Inuit de Quaqtq (Québec Arctique), coll. Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, 1984, 209 p., annexe.] *Anthropologie et Sociétés*, 10(1), 221–225.  
<https://doi.org/10.7202/006331ar>

médecin, le médecin malade et le rejet du malade explorent ensuite les limites d'une déontologie médicale.

Enfin, la huitième et dernière partie s'inspire des enseignements et perspectives mis en évidence dans les sections précédentes et identifie certains principes de base qui devraient guider une « politique de santé », en particulier en ce qui a trait à la recherche, à la formation médicale, à la considération des différenciations culturelles et ethniques et au rôle de l'État dans le cadre des débats sur la privatisation des soins de santé.

L'essence de l'anthropologie est définie dans ce livre comme la recherche constante d'un élargissement du champ d'investigation : questionner les institutions médicales dans le temps et dans l'espace. Dumont nous rappelle dans son texte que seul ce questionnement constant peut, à travers les analyses comparatives, nous prémunir contre l'entreprise de normalisation qui est au cœur de tout mouvement d'institutionnalisation. Ce questionnement anthropologique porte en lui « le projet d'une critique de l'institutionnalisation de la médecine ». Il ouvre la porte aux alternatives : médecines parallèles, thérapies douces, modèles préventifs communautaires, pratiques déprofessionnalisées, etc.

Il est dommage que les textes sélectionnés ne fassent que peu mention des potentialités de cette ethnologie des institutions et pratiques liées à la santé et à la maladie. Bien sûr, on ne peut que convenir de l'importance de questionner notre propre société, notre propre culture et de mieux mettre en évidence les contradictions de nos institutions médicales. Prendre une certaine distance par rapport à notre système de santé est un objectif fondamental de toute anthropologie médicale. L'atteinte de cet objectif demeurera la contribution majeure de cet ouvrage. Toutefois, même une fois tournée la dernière page du livre, le lecteur soucieux de connaître quand, comment et dans quelle mesure l'anthropologie comme discipline a su contribuer, via ses discours, sa méthodologie et ses recherches à cette prise de distance, restera sur sa faim. Cette remarque est spécialement significative pour les étudiants des cégeps et universités qui attendront encore un ouvrage économiquement plus accessible et aux ambitions moins larges sur une anthropologie de la santé.

Une réalité s'impose toutefois au public grâce à ce livre : la santé ne sera plus jamais un domaine réservé aux professionnels de la santé. La contribution des sciences sociales et de l'anthropologie en particulier à l'étude de ce champ d'investigation est pertinente et importante.

Raymond Massé  
Anthropologue  
Université de Montréal

---

Louis-Jacques DORAIS : *Les Tuvaalummiut. Histoire sociale des Inuit de Quaqtq (Québec Arctique)*, coll. Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, 1984, 209 p., annexe.

Louis-Jacques Dorais, dont les travaux sur l'inuktitut sont fort connus et respectés, entreprend ici ce qu'il appelle lui-même « l'histoire sociale » d'un groupe d'Inuit du Nouveau-Québec. Il s'agit de l'histoire récente de la population qui est à présent établie à Quaqtq, à la fine pointe occidentale de la baie d'Ungava. On y apprend comment les Tuvaalummiut, habitants de la vaste région qui entoure la baie Diana (Tuvaaluk), sont

passés en quarante ans d'une petite société de chasseurs pratiquant un nomadisme saisonnier à une communauté nordique moderne, démographiquement importante, ayant un haut niveau de vie et dotée d'institutions politiques et culturelles propres.

Les deux paramètres de cette histoire sociale sont l'organisation socio-territoriale et les patterns de coopération économique dont l'auteur tente de décrire l'évolution jusqu'à aujourd'hui. En arrière-plan de ce canevas principal, l'histoire détaillée des interventions eurocanadiennes dans la région, depuis les premiers postes de traite qu'on y a ouverts au début du 20<sup>e</sup> siècle jusqu'à la signature, en 1975, de la Convention de la baie James et du Nord-Est québécois.

Dorais dispose de données précises sur les circuits des chasseurs, la composition des unités de résidence et celle de certains groupes de coopération pour quatre courtes « périodes » (une année ou moins) qui constituent autant de coupes synchroniques dans le processus de développement de la société des Tuvaalummiut. À partir de ces jalons, il découpe l'histoire récente du groupe en trois « périodes » : la période semi-nomade (1942-43 et 1956) où les Inuit de la Baie Diana vivent encore dans des camps saisonniers bien qu'en 1956, la majorité d'entre eux passe neuf mois par an au camp principal de Quaqtq; la période communautaire (1966) où la population est définitivement sédentarisée à Quaqtq; la période bureaucratique (1981) qui suit la signature de la Convention de la baie James et du Nord-Est québécois.

Le premier problème de cette histoire réside dans la confusion qui entoure l'usage du terme « période ». Les quelques années pour lesquelles l'auteur possède des données territoriales et économiques sont traitées ici comme des périodes historiques. Cela ressort clairement des extraits suivants : « la période que je qualifie ici de communautaire s'étend du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre 1966 » (p. 103); « Dans ce dernier chapitre, j'aborde l'étude de la période la plus récente, celle qui couvre l'année 1981 » (p. 147). Et pour embrouiller davantage les choses, le chapitre qui traite de la « Période semi-nomade » comprend deux parties intitulées « Période 1942-43 » et « Période 1956 ». Ces années particulières constituent en réalité des échantillons, prélevés plus ou moins au hasard, du processus de développement de la société des Tuvaalummiut. Ainsi il devrait être clair que 1942-43 et 1956 illustrent deux moments d'une phase de développement de cette société, qui est caractérisée par le semi-nomadisme, tandis que la situation qui est décrite pour 1966 correspond à une seule année d'une période historique qu'il est par ailleurs justifiable d'appeler communautaire.

À cause de l'usage inusité qu'il fait du terme « période », l'auteur escamote complètement la question de la datation des périodes historiques. Le lecteur aura le plus grand mal à deviner quelle est la durée réelle de chaque phase de l'histoire des Tuvaalummiut. Il ne pourra y parvenir qu'en scrutant la section initiale de chaque chapitre où sont exposés les événements externes qui sont survenus depuis la « période » antérieure. Découper la chaîne continue des événements en périodes significatives, après avoir identifié les facteurs déterminants du changement, est pourtant l'un des objectifs les plus élémentaires de l'analyse historique.

Ceci étant dit, la documentation de l'auteur en ce qui concerne les interventions croissantes des Eurocanadiens dans le territoire des Tuvaalummiut est abondante, précise et détaillée. Il ne fait aucun doute que Dorais a une connaissance intime de la région de la baie Diana et de ses habitants sur lesquels il a recueilli, en excellent ethnographe qu'il est réputé être, une masse incomparable de renseignements. Cela ne donne pas pour autant une « histoire sociale » de qualité car l'organisation et l'interprétation de ces renseignements laissent trop à désirer.

Par exemple, le traitement et l'interprétation des données portant sur l'occupation territoriale souffre de graves défauts, à la fois théoriques et méthodologiques. Dorais

tente ici d'appliquer au cas des Tuvaalummiut le modèle élaboré par June Helm, au milieu des années 1960, pour l'étude de la structure des groupes territoriaux des Indiens dénés. Helm traite de façon détaillée de trois niveaux d'organisation socio-territoriale : « bande régionale », « bande locale » et « groupe de travail » (task group).

L'auteur de l'histoire sociale des Tuvaalummiut se propose de démontrer « que la structure socio-territoriale de ce groupe est passée du stade de bande régionale dispersée à celui de bande régionale semi-sédentarisée pour devenir enfin une bande locale presque complètement sédentaire » (p. 14). Mais dans une courte section qu'il consacre à l'organisation socio-territoriale ancienne (qui se serait maintenue jusque vers 1920), il affirme que les unités socio-territoriales qu'on rencontrait alors chez les Tuvaalummiut constituent des « bandes locales » au sens où Helm les définit. Le diagnostic est un peu rapide : les petits camps, saisonniers et de courte durée, qu'il décrit très brièvement, n'ont rien à voir avec ce que Helm appelle des « bandes locales ». Chez les Dénés, il s'agit de véritables petites communautés qui sont associées à un lieu particulier pendant au moins quelques années. D'ailleurs quand l'auteur confronte à ce modèle les données factuelles qu'il possède sur la composition des camps saisonniers dans les années 1940, le caractère éphémère de ces unités de résidence lui fait conclure qu'il ne s'agit pas de bandes locales. Le concept de bande locale ne semble s'appliquer, de fait, qu'à la structure du camp de Quaqtatq tel qu'il se présente en 1956. Ce concept est donc de peu d'utilité pour interpréter les unités souples et mouvantes qui caractérisent l'occupation territoriale chez les Tuvaalummiut avant leur sédentarisation définitive, lesquelles ont beaucoup plus à voir avec les « groupes de travail » dont parle Helm.

Mais Dorais ne se livre pas moins à l'exercice fastidieux qui consiste à confronter systématiquement ses données au modèle qu'il a privilégié au départ, celui de la bande locale. Et il poursuit l'exercice jusqu'à la fin, alors qu'en 1981, de son propre aveu, « la problématique des sociétés de bandes ne s'applique plus aux Quaqtamiut, définitivement sédentarisés et intégrés à la formation sociale nord-américaine » (p. 156). Il examine donc un à un, pour chaque année sur laquelle il possède des données, les quatre critères qu'a définis l'auteur du modèle avant d'en arriver à déterminer si oui ou non, les Tuvaalummiut étaient alors organisés en bandes locales. S'il conclut que le concept de bande locale ne s'applique pas, il passe alors aux deux critères de définition de la « bande régionale » qu'il examine un à un et avec autant d'application que les premiers. Mais le manque de rigueur avec lequel il analyse ses données et la fantaisie avec laquelle il interprète les résultats de ses compilations sont pour le moins étonnants.

À titre d'illustration, voyons comment sont interprétés les taux de masculinité qu'il obtient pour les camps saisonniers des Tuvaalummiut. Le calcul du taux de masculinité a été mis au point par June Helm pour établir de façon statistique la règle de résidence dans les sociétés bilatérales. Selon cette méthode, le score de la parfaite bilocalité est .5 alors qu'un taux de 0 indique une règle de résidence matrilocale et 1, une règle de résidence patrilocale. La résidence bilocale est l'un des critères de définition de la bande locale. Pour deux camps constitués à l'été 1942, Dorais obtient des taux de .647 et .666 ce qui lui fait conclure, avec justesse, à une règle de bilocalité avec une légère tendance à la patrilocalité.

Pour les trois camps d'hiver qu'il examine ensuite, il obtient .833 (« fortement patrilocal »), .625 (« à peu près bilatéral ») et 0 (« complètement matrilocal »). Le lecteur est impatient de voir comment ces taux étonnants seront interprétés :

Ces tendances exprimées par le taux de masculinité ne doivent pas nous leurrer. D'abord, le petit nombre de couples conjugaux dans deux de ces camps nous permet de faire des réserves sur la validité des chiffres obtenus. Ensuite, le fait qu'on observe des tendances radicalement contraires dans deux camps voisins nous montre que si, à tel moment et dans tel camp, il y a plus de femmes ou plus d'hommes liés entre eux, cela dépend de plusieurs causes. Ce qui est significatif,

c'est qu'on ne retrouve pas de tendance exclusive et généralisée à la patrilocalité ou à son contraire (p. 65).

Les choses ne se présentent guère mieux quand il est question de la règle de résidence au sein du camp de Quaqtaq pour les années 1956 et 1966. Si le lecteur est d'abord pratiquement soulagé de voir que le taux de masculinité obtenu pour 1956 est de .571 (« très légère tendance à la patrilocalité »), il s'affole ensuite légèrement en apprenant qu'il est de .381 pour 1966 (« cela semble indiquer une tendance assez forte à la matrilocalité »). Mais notre analyste sait comment se tirer d'affaire :

Dans le cas présent, le taux de .381 indique-t-il une tendance réelle à la matrilocalité ? Je ne crois pas. En premier lieu, le nombre de couples conjugaux est trop peu élevé (13) pour être totalement significatif. Ensuite, c'est la première fois qu'on observe un taux de cet ordre. En 1942 et 1956 en effet, on constatait l'existence d'une légère tendance à la patrilocalité. Le taux observé en 1966 n'exprime donc aucune tendance structurelle vers la matrilocalité. Il souligne simplement le fait qu'à cette époque, plus de femmes que d'hommes ont des parents à l'intérieur du groupe (p. 115).

De telles pirouettes, loin de convaincre le lecteur, portent au contraire atteinte à la crédibilité de l'auteur. Si Dorais avait décidé par avance que le taux de masculinité dans les groupes tuvaalummiut devait obligatoirement tendre vers le score idéal de .5 et que tout écart à cette norme est un accident dont on peut aussi aisément disposer, quel est le sens du vain exercice auquel il nous fait assister ? Il aurait été plus avisé d'admettre simplement que la méthode de Helm n'est pas applicable aux unités territoriales qu'il examine ici, peut-être à cause de leur dimension très réduite qui produit de nombreuses variations dues au hasard. Cela est d'ailleurs suggéré par le fait que, sur un total de neuf camps dont il connaît la composition pour l'année 1942-43, l'auteur ait choisi de n'en soumettre que deux au test du taux de masculinité. Il est parfaitement muet sur les raisons de cette sélection dans les données mais le fait qu'il s'agisse des deux plus gros camps n'aurait-il pas quelque chose à y voir ?

L'analyste semble avoir par avance une idée assez nette des résultats qu'il devrait escompter de ses données. Un autre exemple de cela nous est fourni par l'interprétation qu'il donne de la structure parentale des groupes de résidence pour l'année 1942-43. Le fait que les couples mariés soient reliés les uns aux autres par une chaîne de relations consanguines primaires constitue un autre critère de définition de la bande locale. Or, après examen des données, l'auteur a la mauvaise surprise de constater que la parenté joue, dans la structure des camps d'hiver de cette année-là, un rôle beaucoup moins important qu'il ne l'aurait cru. Pour expliquer ce qu'il considère être un écart par rapport au schéma général, il invoque le facteur de l'immigration : « plusieurs familles étant récemment arrivées dans la région, les structures de parenté sont en train de se réajuster » (p. 67). Il conclut à la non-représentativité de la situation qu'il a reconstituée pour cette année-là : « La situation territoriale (distribution des individus dans les différents camps) est donc temporaire et différente de ce qu'elle serait en 1941 ou en 1944 » (p. 69). C'est demander à son lecteur de faire un bien grand acte de foi puisqu'il n'a de données à présenter ni pour l'année 1941 ni pour l'année 1944...

L'analyse des patterns de coopération économique, qui est menée parallèlement à celle des unités territoriales, n'est guère plus satisfaisante. L'auteur tente de démontrer cette fois que « la bande de la baie Diana est passée d'un stade où les unités étaient composées surtout de parents primaires à un niveau où l'on collabore économiquement avec tous les membres de la communauté » (p. 14). Si ce schéma se vérifie à un niveau très général, l'analyse qu'effectue Dorais des données qu'il expose dans le détail est malheureusement moins convaincante.

L'objectif, ici, est de déterminer pour chaque année témoin si les unités stables de production (équipes de piégeage et équipages de baleinières) sont intégrées ou non sur la base de la parenté et si elles sont fortement intégrées ou pas. Sont considérées comme fortement intégrées des unités de production qui sont structurées autour de relations consanguines primaires comme celles entre frères ou entre père et fils. Ici encore, le lecteur assistera à toute une gymnastique.

Ainsi le diagnostic général qui est posé sur les groupes de production pour l'année 1942-43 est qu'il s'agit d'unités « assez stables, parentalement (sic) structurées » (p. 78). Or les données semblent légèrement moins évidentes que cela. Prenons seulement pour exemple la composition des équipes de piégeage. Des sept cas existants, signalons d'abord que deux sont constitués d'un individu qui trappe isolément. Sur les cinq qui restent, deux équipes sont formées de deux hommes, dans un cas non reliés entre eux et dans l'autre, des cousins éloignés. Une troisième équipe pose problème puisqu'au moment de la cueillette des données, l'un de ses deux membres venait de mourir. L'auteur choisit néanmoins de la considérer comme une équipe composite, formée de parents primaires. Sur sept cas, il en reste de fait deux où il s'agit de véritables équipes formées de proches parents. C'est à partir de ces deux cas (moins du tiers) que l'auteur conclut à « une tendance très nette à la structuration parentale des unités de piégeage » (p. 75).

De tels exemples fourmillent dans l'ensemble de l'ouvrage mais il serait inutile de prolonger davantage ce triste exercice critique. Qu'il suffise de dire, pour résumer, qu'on aura rarement vu analyse plus embrouillée. L'auteur insiste en outre pour faire passer le lecteur par tous les méandres de son propre cheminement et cela, sur un ton pesamment didactique, lisant parfois dans la pensée du lecteur (« on pourrait être tenté de considérer (...). Ce serait aller trop vite. Souvenons-nous en effet que... » (pp. 63-64) ou réfléchissant tout haut devant lui (ex. « Évidemment, je me rends compte que cette façon de voir les choses simplifie à l'extrême une réalité complexe... » (p. 89). On a par moments l'impression que le manuscrit que Dorais a remis à son éditeur était en fait son brouillon. On comprend d'ailleurs mal que *Recherches amérindiennes au Québec* ait accepté de diffuser dans le public un ouvrage aussi peu à point.

Si le lecteur a l'infinie patience et l'acharnement requis pour parvenir au terme de ce livre, il finira malgré tout par concevoir assez clairement les mécanismes qui ont présidé à la sédentarisation progressive des Tuvaalummiut puis à leur bureaucratisation. Il aura par contre, tout comme l'auteur lui-même, une vision fort confuse des structures socio-territoriales des Inuit et de leurs patterns de coopération économique pour toute la période qui est comprise entre la fin de l'époque traditionnelle (1920 environ) et la naissance d'une véritable communauté sédentaire (dans les années 1960). Et surtout, il aura une assez piètre opinion de l'aptitude de l'anthropologie à mettre de l'ordre dans l'apparente — mais non moins réelle — complexité des faits sociaux car l'anthropologie sociale qui est pratiquée ici ne génère que confusion.

En refermant ce livre, le lecteur se surprend hélas à souhaiter que Louis-Jacques Dorais eût écrit, plutôt qu'une « histoire sociale » des Tuvaalummiut, une histoire tout court.

José Mailhot  
Anthropologue